

AVEZ-VOUS LA  
LANGUE BIEN  
PENDUE?



**Avez-vous  
la langue  
bien pendue?**

Avez-vous la langue bien pendue?

L'Institut Canadien de Québec  
Hiver 2017  
Québec, Canada

Comité Jeunes programmeurs de la Maison de la  
littérature

© L'Institut Canadien de Québec, 2017  
Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Québec  
Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Canada

Cette publication a été réalisée dans le cadre des activités  
du comité Jeunes programmeurs 2016-2017 de la  
Maison de la littérature (L'Institut Canadien de Québec),  
grâce à une contribution du ministère de la Culture et des  
Communications.

ISBN 978-2-920232-44-0

Les idées et opinions émises dans ce recueil n'engagent que leurs  
auteur.e.s et ne représentent pas nécessairement les positions de  
L'Institut Canadien de Québec et de ses partenaires.

Avez-vous la langue bien pendue?

---

Réflexions sur l'état de la langue  
française au Québec

Comité Jeunes programmeurs 2016-2017  
Maison de la littérature

## Réalisation

Jessica Alain – Révision  
Anne-Marie Beaudoin-Bégin – Collaboration spéciale  
Paul Bordeleau – Illustration  
Anaël Turcotte – Graphisme et mise en page  
Émilie Turmel – Supervision du comité

## Comité Jeunes programmeurs 2016-2017

Mélissa Bouchard  
André-Philippe Doré  
Marianne Ducharme  
Gabrielle Morin  
Maxime Turbide

## Partenaire



## Un projet de



## SOMMAIRE

<b><i>Mot de la Maison de la littérature</i></b> Bernard Gilbert, directeur	p. 9
<b><i>Mot du comité Jeunes programmeurs 2016-2017</i></b>	p. 11
<b><i>Mon grand-père disait...</i></b> Anne-Marie Beaudoin-Bégin	p. 17
<b><i>Les spectres de la langue au Québec (1<sup>er</sup> prix)</i></b> Marie-Laurence Trépanier	p. 23
<b><i>Le « français français »</i></b> Mélissa Bouchard	p. 29
<b><i>Pop-corn et pomme grenade (2<sup>e</sup> prix)</i></b> Raphaëlle Vézina	p. 37
<b><i>Relire Parti pris</i></b> André-Philippe Doré	p. 43
<b><i>La schizophrénie du verbe (3<sup>e</sup> prix)</i></b> Lyna Belkhiter	p. 49
<b><i>Langue française et technologie</i></b> Marianne Ducharme	p. 55

<b>« Mon » français (finaliste)</b> Noémie Lemieux	p. 61
<b>Québec : là où la langue s'élargit</b> Gabrielle Morin	p. 67
<b>Sans mots (finaliste)</b> Gabrielle Ferron	p. 73
<b>Tour d'ivoire</b> Maxime Turbide	p. 79
<b>Plaidoyer pour la langue québécoise familière (finaliste)</b> Magali Boisvert	p. 85

## Mot de la Maison de la littérature

Quand nous avons ouvert la Maison de la littérature, il nous a semblé essentiel de donner la parole et des ressources aux jeunes, de 18 à 25 ans, afin qu'ils créent des activités littéraires en lien avec leurs goûts, leurs idées, leurs conceptions de l'écriture et de la littérature. Créer un comité de Jeunes programmeurs nous a semblé être la meilleure façon de leur donner accès à la Maison de la littérature.

Cette année, le mandat du comité est orienté par un axe précis : la défense et l'illustration de la langue française. D'où ce recueil de textes, dont six proviennent d'un concours lancé par le comité.

Les points de vue que vous allez lire sont divergents, naïfs, rageurs, sensibles, lyriques, philosophiques, etc. Ils traitent de la situation de la langue française et québécoise de manière plurielle, quelquefois inachevée, mais toujours sur un ton convaincu.

Cette parole des jeunes est nécessaire.

Vive la diversité des opinions! Vive la fougue et l'emportement de la jeunesse!  
Vive les Jeunes programmeurs!



Bernard Gilbert  
Directeur

## Mot du comité

Notre objectif, en tant que Jeunes programmeurs de la Maison de la littérature, est le suivant: promouvoir la langue française. De par nos parcours multiples (philologie latine, rédaction professionnelle, création et études littéraires), la question nous apparaît non seulement comme incontournable, mais elle se trouve au cœur de nos préoccupations. Nous le savons : le débat n'est pas nouveau. C'est que la question linguistique – de l'insécurité identitaire aux influences des nouvelles technologies sur l'usage du français – se révèle un imposant édifice. En ce sens, comment ajouter notre pierre à ce monument culturel, sans redoubler un discours en constante actualisation?

Des essais comme celui d'Anne-Marie Beaudoin-Bégin, connue pour son blogue

L'insolente linguiste, permettent d'éclairer la place qu'occupe le français dans l'histoire comme dans la société actuelle. Suite à la lecture de *La langue rapaillée* (Somme toute, 2015), nous avons voulu montrer la multitude de chemins qu'il est possible d'emprunter en prenant position dans le débat. Qu'elle signe un texte dans ce recueil est pour nous d'une grande signifiante et d'un grand intérêt. Nous l'en remercions chaudement.

L'idée de nous informer de l'opinion de nos congénères s'est imposée d'elle-même. Bien que le débat fasse couler l'encre à profusion, n'oublions pas que les principaux et principales intéressés.e.s par la question sont les jeunes. Paradoxalement, leurs voix sont trop souvent éludées. En lançant l'appel de textes sur les plateformes web, nous nous assurons de rejoindre le public cible, tout en allant chercher une pluralité de thèses.

La forme de l'essai a coulé de source : nous avons choisi ce genre littéraire pour la liberté qu'il

octroie à l'argumentaire. Les textes sélectionnés ainsi que les nôtres se veulent un partage d'expériences autant qu'une analyse de la situation. Ils témoignent de l'importance du débat sur les plans individuel et collectif.

La langue divise, la langue émeut, la langue unit. La langue vit et fait vivre. Qu'on parle sur le bout de la langue, qu'on la donne au chat, qu'elle soit bien pendue ou pas, elle est là et bien vivante.

Nous espérons que ces différents textes la délient quelque peu et suscitent de nouvelles réflexions.

Les Jeunes programmeurs

**ANNE-MARIE**  
**BEAUDOIN-BÉGIN**  
L'INSOLENTE LINGUISTE

---

**MON GRAND-PÈRE**  
**DISAIT...**



## **Mon grand-père disait...**

Anne-Marie Beaudoin-Bégin, L'insolente linguiste

C'est la loi 101 qui a sauvé le fait français au Québec. Avant elle, le succès et la réussite se faisaient en anglais. Les patrons étaient pour la plupart anglophones et leurs employés avaient avantage à parler anglais s'ils souhaitaient un tant soit peu s'élever dans l'échelle sociale. Les francophones ont vite compris que leurs enfants auraient avantage à être scolarisés en anglais. Si la situation n'avait pas changé, on aurait, aujourd'hui, une population majoritairement anglophone. La loi 101 a changé la donne. Elle a obligé les patrons à permettre à leurs employés de travailler en français, de communiquer avec eux en français, d'avoir des chances d'obtenir une promotion en français. Elle a brisé le cycle du besoin de l'anglais pour aspirer au bonheur.

Certes, la loi 101 aurait avantage à être mise à jour, mais on peut affirmer sans peur qu'elle a bien fait son travail.

Mais ça ne veut pas dire qu'aujourd'hui, le français n'est plus en situation précaire. Les mesures d'aménagement linguistique ont une limite dans les sociétés démocratiques. L'État peut contrôler l'affichage, la langue du travail, la langue des communications officielles, la langue de l'école, mais il ne peut pas contrôler la langue quotidienne des citoyens. Le Québec n'est pas sous un régime totalitaire. La langue quotidienne des gens ne relève pas du contrôle de l'État. Elle relève de la volonté même des locuteurs. Si les locuteurs décidaient de ne plus vouloir parler français dans leurs communications quotidiennes, dans leurs foyers, dans la rue, dans leurs correspondances privées, l'État ne pourrait rien y faire. Pour que les locuteurs continuent

à parler le français, ils doivent avoir envie de continuer à parler le français.

C'est là où le bât blesse. Beaucoup de jeunes n'ont plus envie de parler le français. Ce français qu'ils se font critiquer sans arrêt. Le français du Québec est du « mauvais français », dit un journaliste, c'est un « dialecte honteux », dit un chroniqueur. À l'école, les jeunes se font reprendre presque systématiquement sur tous les mots quotidiens qu'ils entendent dans leur entourage, et ce, depuis qu'ils sont tout petits. « À quoi ça sert de se battre pour une langue qu'on n'est même pas capable de bien parler? » Cette question revient régulièrement, tel un leitmotiv. Beaucoup d'artistes disent chanter en anglais parce qu'ils s'y sentent plus libres.

Comment les jeunes peuvent-ils participer à la promotion du français au Québec? En faisant la

promotion de **leur** français. En créant leur propre espace de liberté. Il n'y a pas un français, il y en a plusieurs. Le français de Molière n'est pas celui de Brel. Le français de Charlebois n'est pas celui de Saratoga. Le français de Gaston Miron n'est pas celui de Véronique Grenier.

On ne peut pas forcer les jeunes à aimer le français, à s'y reconnaître. Mais on peut leur demander comment serait un français où ils se reconnaîtraient. Et on peut leur dire de le faire exister, ce français.

Mon grand-père, qui n'avait qu'une troisième année, disait : « C'est toujours les jeunes qui ont raison, parce qu'à la fin, c'est eux autres qui restent. »

MARIE-LAURENCE  
TRÉPANIÉRI

---

LES SPECTRES DE LA  
LANGUE AU QUÉBEC  
(1<sup>ER</sup> PRIX)

## Les spectres de la langue au Québec

Marie-Laurence Trépanier, Québec, 25 ans

J'ai choisi à dessein un titre évoquant les fantômes ou les hantises du Québec aujourd'hui : une menace *extérieure*, rôdant autour de nous. En effet, il y aurait un « nous » et un « eux », cernés par des frontières étanches, et « eux » menaceraient de « nous » ébranler dans ce que nous avons d'immuable. Quel lien avec la langue, me demanderez-vous? C'est que la langue, plus qu'un simple outil de communication, est la condition de notre existence humaine – rien que cela! – et l'expression de notre identité collective.

Du temps d'un Miron ou d'une Lalonde, la menace semblait s'incarner dans la présence anglophone; mais, aujourd'hui, quels spectres hantent encore l'existence d'un peuple qui croyait

les avoir conjurés par l'appropriation poétique et politique de sa langue?

Anciens colonisés, les Québécoises et les Québécois « de souche » (du moins, ceux qui croient en la légitimité de l'expression) craignent encore l'assimilation, mais d'un nouveau genre : ils redoutent l'arrivée massive d'immigrantes et d'immigrants. À Québec, où je vis, ceux que j'appellerais les « embrayeurs de la peur », qui se sont autoproclamés porte-paroles de l'opinion publique, abondent dans les médias. On les reconnaît à leur langue agressive, sans nuance, prompte en diagnostics sociologiques. Ils s'attaquent systématiquement aux minorités et aux intellectuels (ceux-là mêmes qui promeuvent la liberté d'expression), tout en affirmant défendre... la liberté d'expression. Ils redoutent le progrès social et la diversité, qui déséquilibrent le monde dans lequel ils se complaisent : un

monde plat, homogène, sans autre paysage que la sécheresse et la blancheur néolibérales. Cette attitude gangrène la langue dans ce qu'elle a de plus fondamental : la rencontre avec l'autre. Elle tend à l'appauvrir dans ses structures et son vocabulaire (elle prône une sorte de « novlangue », cette langue monolithique qu'avait imaginée Orwell dans *1984*). Telle est, à mes yeux, la plus grande menace pesant sur la langue au Québec.

Je ne pense pas tomber dans un relativisme total si je dis que la langue et l'identité (ou plutôt : les langues et les identités) québécoises, certes uniques et précieuses, s'enrichissent néanmoins, comme toutes les cultures du monde, de ses différentes greffes. Le Québec ne serait pas ce qu'il est s'il était resté imperméable à l'histoire et aux apports des Premières Nations et des Américaines et des Américains. Aussi conviendrait-il d'élargir le spectre (ici au sens de champ d'action) de la

langue au Québec, non seulement en réservant un accueil optimiste à la pluralité de ses identités, mais en déconstruisant les ghettos linguistiques que sont les plateformes médiatiques *misant sur la peur* des lecteurs et des lectrices, des auditeurs et des auditrices. Ceux-ci mériteraient d'être traités non comme de purs consommateurs et consommatrices d'information, mais comme des interprètes, capables de réfléchir et de faire face à la complexité d'un monde en perpétuel changement.

Tout compte fait, j'aime les spectres. Je ne les crains pas, car ils m'offrent un reflet de mes propres doutes, qu'il convient d'analyser raisonnablement, avec la patience et la joie d'un peuple qui peut compter sur les meilleures armes qui soient pour combattre l'obscurantisme linguistique : la liberté d'expression, le désir d'harmonie et la solidarité humaine.

MÉLISSA

BOUCHARD

(COMITÉ JEUNES PROGRAMMATEURS)

---

LE « FRANÇAIS

FRANÇAIS »

## Le « français français »

Mélissa Bouchard, Québec, 23 ans

La langue française est depuis longtemps séparée en deux sphères : Paris et la francophonie. La première se dit « de référence », tandis que la seconde est le résultat de la colonisation, durant laquelle le français a été imposé aux populations comme langue civilisée, avant que ces sociétés ne soient laissées pour compte par les colonisateurs. Léon-Gontran Damas, dans son poème *Hoquet*, caractérisait ainsi la langue imposée aux peuples conquis par la France : « le français de France / le français du Français / le français français<sup>1</sup> ». Il décrivait en quelques lignes le problème de l'assimilation linguistique auquel le Québec fait aussi face. Les Québécoises et les Québécois

---

<sup>1</sup>DAMAS, Léon-Gontran, « Hocquet », dans *Pigments*, Paris, Présence Africaine, 1972

ne parlent pas français, ils parlent un français. Un français qu'ils aiment et détestent, préservent et discriminent. Et ce « français français » semble répugner autant qu'effrayer le parler québécois, qui est considéré riche par certains, mais pauvre par d'autres.

Les Québécoises et les Québécois francophones entretiennent donc une relation paradoxale avec les particularités de leur langue, qui les empêchent de se rapporter au français de référence et accroissent ainsi leur insécurité. Il ne faut cependant pas oublier une loi fondamentale des langues vivantes, dont le français fait évidemment partie : ce sont des langues mouvantes, qui subissent des changements selon leur environnement, s'approprient des mots, en effacent d'autres et subissent des influences extérieures. L'insécurité linguistique provient donc de l'évolution d'une langue dont

la particularité est qu'elle se réinvente hors de la France.

Il faut également garder en tête que la langue est régie par des institutions. La France, avec son Académie française et ses ouvrages spécialisés, a établi une approche puriste, centrée sur la compréhension entre les locuteurs de cette seule partie de la francophonie et visant la conservation d'une histoire linguistique singulière. Le Québec, îlot francophone situé au milieu d'un océan anglophone, a bâti une forteresse discriminatoire autour de la langue qu'il tente de protéger, refusant toute inclusion multilinguistique. Les institutions culturelles mettent aussi leur nez dans les affaires linguistiques. En récompensant des artisans utilisant la langue française dans leurs œuvres, ces institutions écartent une certaine partie de la population qui, par son originalité,



refuse l'insécurité et s'adapte à la mouvance et à l'influence réciproque des langues.

Malgré les différences entre les parlers français, une étudiante québécoise à Paris devant employer cette langue « de référence » ne subit pas nécessairement l'incompréhension ou la moquerie. « Vous êtes étrangère? Mais vous parlez bien français! » C'est ce qu'on lui répond lorsqu'elle s'exprime avec assurance à l'aide des mots et des expressions issus de son milieu, de son centre francophone. Quelques fois, on remarque son accent, on trouve ça charmant. Est-ce donc à force de pointer sa propre différence qu'on la rend visible aux yeux des autres? Le Québec se sent-il si menacé par la culture des nations qui l'entourent, par le Canada anglais et les États-Unis, avec qui il partage sa frontière, qu'il cherche à tout prix à élever des murs autour

de sa langue? Il oublie peut-être que la langue sert à communiquer avec l'autre, et non à l'isoler.

RAPHAËLLE  
VÉZINA

---

POP-CORN ET  
POMME GRENADE  
(2<sup>E</sup> PRIX)

## Pop-corn et pomme grenade

Raphaëlle Vézina, Québec, 24 ans

J'écoute beaucoup (trop) la télé. J'écoute Netflix, en fait, parce qu'en 2016, qui écoute vraiment encore la télé? Et j'écoute la télé en anglais parce que si je dois écouter une autre série mal doublée par des Français, je vais finir en position fœtale, tout habillée dans la douche. Et oui, avant que vous ne criiez au scandale, ça m'arrive d'écouter des émissions qui viennent d'ici. C'est peut-être par paresse ou parce que je suis difficile, mais à part quelques exceptions comme *Like-moi*, *La petite vie* ou *Tout sur moi*, ma consommation série-visuelle (oui, c'est un mot) se fait surtout en anglais.

Alors, je m'installe avec mon pop-corn pis mes pommes grenades (question de me

déculpabiliser) et je me bourre le cerveau pendant au moins quinze à vingt heures abrutissantes et totalement non productives par semaine. Je sais, j'ai beaucoup trop de temps libre et je suis maître de la procrastination. Je vais jusqu'à m'imaginer que les personnages de mes émissions préférées sont mes amies et mes amis, et je raconte leurs histoires à mon entourage, comme si c'était la réalité. Mes colocos commencent à avoir un peu peur de moi.

Je mange de l'anglais déjeuner-dîner-souper, mais au fond, je suis une petite Québécoise pure laine qui écrit en français. Sauf que mon français, il perd un peu de sa langue. Mes personnages empruntent quelques expressions d'ailleurs, en se construisant une personnalité bien à eux, un collage de ce que je lis, de ce que je vois, et sont donc affectés par la même maladie que moi : ils parlent franglais. Pas le français international de

Radio-Canada, mais plutôt le français qui vient des *guts*, le vrai parler québécois. Par moments, je me dis que j'étudie en littérature et qu'au fond, je devrais parler mieux que ça. Sauf que j'ai un secret à vous dire...

J'ai un petit *crush* sur le franglais.

J'trouve ça *cute*, je vous jure. Le franglais donne de la couleur à notre langue et j'espère qu'il est pas en voie d'extinction. Parce que y'a des choses qui se traduisent pas. C'est comme dire « citron » au lieu de sacrer. Ça se fait, mais c'est pas aussi satisfaisant. J'écris comme je parle. Et j'aime lire des auteures et des auteurs qui font la même chose. J'adore la plume de Geneviève Pettersen ou d'Anais Barbeau-Lavalette. Je trippe sur Steve Gagnon, sur la langue qui fesse pis qui s'excuse pas. J'ai envie qu'on continue à réinventer notre façon d'écrire, j'ai envie d'écrire

une langue de chez nous, qui fait pas semblant de péter de la broue.

Je veux qu'on protège notre français pas français, qu'on crée une loi 102 pour qu'on nous laisse écrire comme on veut. Parce que ça veut pas dire qu'on écrit mal. Je continue à grincer des dents en entendant « si j'aurais » pis « viens t'assire » parce que j'aime pas entendre ma langue se faire massacrer. T'auras pas de médaille pour ça, champion, mais si tu veux me lancer des mots mitrailles comme Steve Gagnon, je sors ma bouteille de vin pis j'achète ton livre demain matin.

ANDRÉ-PHILIPPE

DORÉ

(COMITÉ JEUNES PROGRAMMATEURS)

---

RELIRE

*PARTI PRIS*

## Relire *Parti pris*

André-Philippe Doré, Québec, 22 ans

S'il y a bien un point que les intellectuelles et les intellectuels de pacotille omettent lorsque vient le temps de lancer maintes jérémiades sur la déchéance du français, c'est que l'anglais, cet envahisseur diabolique, ne jaillit pas *ex nihilo*, mais que sa propagation comme nouvelle *lingua franca* n'est que le symptôme d'une maladie : l'impérialisme. En effet, lorsque les vaillants hommes d'affaires se limitaient à faire travailler les enfants dans les mines de charbon anglaises ou à vendre du pain fait avec du plâtre aux travailleurs et aux travailleuses britanniques qui gagnaient une couple de cennes par jour, ils pouvaient parler anglais et être compris; mais lorsque ces mêmes bonshommes souhaitèrent exploiter la classe ouvrière de Hong Kong, ils frappèrent

un mur. Solution? Répandre l'anglais comme nouvelle langue qui permet à toutes et à tous de communiquer ensemble et de faire fructifier les affaires.

Or, il ne faut pas oublier que le Québec, sympathique colonie britannique devenue province inféodée au Canada, fut aussi (pourrions-nous même oser dire qu'elle l'est encore) une mine prolifère de prolétaires aisément exploitables pour ces chaleureux hommes d'affaires britanniques, américains et *canadiens*. Ce n'est pas parce que le français est « la plus belle langue de la Terre » que la prolifération de l'anglais est fortement problématique, mais bien parce que cette langue de Shakespeare est aussi l'idiome du capitalisme et de la domination étrangère sur les ressources québécoises.

Capoter sur le fait que « les jeunes ne savent plus écrire », que « les examens de français au secondaire sont trop faciles » ou que les gens écrivent « slt » dans leurs textos, c'est négliger la source du problème. Qu'importe que l'on utilise des anglicismes ou que Dead Obies rappe à moitié en anglais. Qu'importe que, comme Guy Bertrand, on soit bien gros offusqué par les « mauvaises formulations » utilisées dans les médias. Ce qui importe, ce ne sont pas les symptômes, mais la source de la maladie.

Le français se porte mal, oui, car la politique québécoise se porte mal. À force de vouloir jouer les Elvis Gratton et de rêver d'être *americains* (Donald Trump en moins), on en vient à rendre nécessaire la disparition graduelle du français comme langue principale pour la reléguer au champ de langue d'apparat, langue des poèmes d'amour et de La Chicane (le groupe, pas le fait de

se disputer). Or, le français devrait être la langue du peuple québécois dans tous les domaines, pas seulement dans le domaine culturel. Et la persistance de cette langue comme langue du Québec sous tous ses aspects ne passe pas seulement par une meilleure orthographe chez les jeunes ou une farouche et acerbe critique du langage SMS, ce grand ennemi de la civilisation. Elle passe par l'expropriation des bourgeoises et des bourgeois qui voudraient qu'on « speak white ». Elle passe par une résistance à l'impérialisme américain et au néo-colonialisme canadien.

LYNA  
BELKHITER

---

LA SCHIZOPHRÉNIE  
DU VERBE  
(3<sup>E</sup> PRIX)



## **La schizophrénie du verbe**

Lyna Belkhiter, Québec, 19 ans

Il semble que le langage, plus ou moins prompt à varier, selon qu'il est d'usage, ait une inclination naturelle pour la sournoiserie. Aimant à sinuer, à tergiverser et à varier, il singe le serpent avec adresse, allant jusqu'à lui disputer le stupre de sa bassesse. Les multiples détours auxquels il recourt l'égalent à ce monstre proverbial, rappelant l'amphisbène, variation mythique, animale, de sa nature trouble, bicéphale. En effet, il est des jours où on le dit écrit et d'autres où on l'exige oral. Qu'il soit conforme à l'un ou à l'autre de ces modèles, il me semble qu'il est bien fourbe de comporter en lui-même ces paradigmes parallèles. En effet, quel traître langage que le nôtre, il nous faut l'accorder à la situation comme si les mots avaient quelque chose de comparable à un

instrument de musique : un jour il leur plaît d'être accorts, à défaut d'être d'accord, et plus tard, rustres, barbares, rustiques. Que de caprices! Que faut-il en tirer, en conclure? Si l'on requiert de l'homme qu'il soit intègre, propre et honnête, pourquoi n'en exigeons-nous pas autant de notre élocution? Autrement dit, pourquoi nous garder de soumettre à ce classique idéal sa parole ambiguë, déloyale et fourchue? Je voudrais que ma parole m'égale en noblesse, en matière de grandeur et de délicatesse, je voudrais que son élégance redouble à me distinguer auprès de mes semblables, qu'elle exacerbe le plaisir de la conversation, qu'elle exalte les voluptés inhérentes aux jeux de l'esprit, quelquefois oraux, mais trop souvent écrits. Frivole idéal que celui qui m'anime, il en est qui profanent le verbe à l'heure où je hasarde cette rime, qui me reprochent à tort la pédanterie de cette pantomime. La ferveur de cette aspiration tient-elle à une préoccupation

esthétique ou alors, comme certains aiment à le penser, à des motivations d'ordre narcissique? *Que dalle!* S'enhardirait le naturel du registre grossier, impulsif et oral, il n'en est rien, protesterait élégamment l'écrit. En vérité, je suis de ces tempéraments idéalistes, doublé d'un caractère excessivement sensible, voire quelque peu artistique : je pense simplement que le monde serait plus beau s'il vibrerait à l'écho de cette musique oubliée qu'on appelle les mots.

Mais revenons à nos moutons, je vous prie : *faut-il réduire l'écart entre le langage oral et le langage écrit?* Oui ou non, non ou oui? Bien sûr qu'il faut soigner notre langage, lui qui est atteint de schizophrénie! Si Platon suggère que l'homme était autrefois uni, androgyne et harmonieux, je suis d'avis que l'homme et le verbe s'accordent à puiser leur plénitude au sein de cette unité. Autrement dit, le langage est amphibie, hélicoïdal,

nubile et imprécis. Oui. Mais aura-t-il raison de Zeus et de sa prophétie? Saurons-nous conjuguer au présent cet antique idéal, prônant la symétrie de notre expression binomiale? Oui.

MARIANNE  
DUCHARME

(COMITÉ JEUNES PROGRAMMATEURS)

---

LANGUE FRANÇAISE  
ET TECHNOLOGIE

## **Langue française et technologie**

Marianne Ducharme, Québec, 20 ans

Le moins que l'on puisse dire, c'est que les technologies de l'information et les réseaux sociaux semblent indiquer un tournant dans les pratiques culturelles. La consommation de contenu unilingue anglophone, de même que l'utilisation du « langage texto », laisse croire à une rupture linguistique par l'infiltration acceptée de l'anglais dans le langage courant. Parle-t-on pour autant d'un nivellement vers le bas? C'est à nuancer. Si on peut le craindre, il n'en reste pas moins que l'histoire nous apprend une chose : lorsque la contrainte est au rendez-vous, la créativité s'invite et redouble d'efforts pour la dépasser.

Tout d'abord, un constat : notre relation avec le français participe d'un rapport hégémonique qui a longtemps été en sa défaveur. Les réseaux sociaux tendent cependant à ramener sur un pied d'égalité le français et l'anglais, puisque l'avènement du numérique conduit à une mondialisation culturelle, comme le témoignent les nombreux sites du genre de *9gag* et *Tumblr*. De ce fait, l'anglais investit le vocabulaire non seulement au Québec, mais partout ailleurs. Si l'on parle d'un fléau linguistique, il ne faudrait pas faire l'erreur de le restreindre uniquement à la « belle province » : il s'agit d'une pollinisation du langage qui touche tous les dialectes français – et autres.

Que l'on me comprenne bien : je ne fais pas ici l'apologie de ce phénomène, mais le constate simplement. Certes, il est à craindre dans une certaine mesure, mais il me semble trop aisé de se

braquer résolument devant une telle « menace ». *Les insolences du frère Untel* dressaient le procès du joual ; Michel Tremblay a rétorqué cet argument on ne peut plus clairement. La contrainte a cela de bon qu'elle permet la réappropriation culturelle, laquelle fait davantage état d'une maîtrise des codes linguistiques que d'un manque de vocabulaire, comme on pourrait le croire. *Twitter* et *Facebook* s'inscrivent dans une nouvelle vague artistique. Oui, il faut chercher fort parmi le futile, la vacuité intellectuelle et l'impertinent, mais des courants comme la twittérature confirment l'éternelle fissure par laquelle se faufile le beau et le penser. Il suffit de jeter un coup d'œil à la poésie actuelle pour constater une chose : on ne peut nier avec quelle virtuosité les termes anglophones sont exploités.

L'anglais, donc, est-il à craindre? Certes, il a une plus large portée par les plateformes web,

mais de là à dire que le français au Québec tutoie son trépas, il y a un pas à ne pas franchir. Depuis la Conquête, on n'en finit plus d'ajuster le discours d'une mort annoncée. Prenons le temps de se *bubblewrapper* le jugement : la langue de Miron, au temps des réseaux sociaux, n'est pas plus proche de sa fin que lors de la fondation de l'Hexagone. Espérer de tous une égale et parfaite maîtrise du français relève de l'utopie. Accusez-moi de relativisme tant que vous voudrez; je continue pourtant d'être *flabbergastée* chaque jour par les possibles d'un français bien employé. Car si ça *fit* le propos, *why not?*

NOÉMIE  
LEMIEUX

---

« MON » FRANÇAIS  
(FINALISTE)

## « Mon » français

Noémie Lemieux, Québec, 23 ans

Longtemps, je n'ai pas ressenti d'affection particulière pour la langue française. Ses sonorités trop familières manquaient de musique à mes oreilles, ses sons nasaux m'exaspérant et son intonation plate me semblant sans âme. Vous pouvez donc imaginer ma surprise quand, à l'international, tout un chacun m'a exprimé son admiration pour ma langue maternelle. Pour beaucoup, elle semble représenter le comble de la sophistication, inspirant un attrait presque mystique.

J'ai appris le français avec les films pour enfants et les romans jeunesse, où les personnages *perlent* bien et ne jurent pas. Puis, à l'école, mon instinct de survie m'a poussée à m'imbiber

du jargon utilisé par les autres enfants. Plus récemment, à l'université, j'ai cherché à m'en débarrasser parce que ça paraît bien, d'avoir un beau parler sans mots écourtés ni diphtongues exagérés. Maintenant, j'hésite. Parce que notre langue, c'est notre culture. Il m'a fallu m'en éloigner pour le comprendre.

Il y a tellement d'éléments de la culture rattachés à la langue : les histoires, les chansons, les blagues. Impossible de tout traduire, et donc de tout transmettre.

À cette culture, qu'on le veuille ou non, est rattachée notre personnalité. Je ne suis pas la même quand je parle une autre langue. En fait, même mes ami.e.s « français de France », comme on dit, ne sauront jamais qui je suis quand je parle « québécois ».

Il m'a fallu m'éloigner de ma culture pour apprendre à l'apprécier. J'ai cependant fini par voir, moi aussi, la beauté de notre langue. L'harmonie complexe de nos seize voyelles phonétiques, la douceur de nos consonances, la beauté de nos mots, si précis que l'anglais en a emprunté près du tiers de son vocabulaire. On peut être fiers de notre langue et fiers de la protéger. Nos lois, certes sévères, la gardent vivante et inspirent d'autres cultures qui craignent pour leur propre postérité.

Notre langage parlé n'est d'ailleurs pas à craindre. Il montre lui aussi d'où l'on vient, la couleur de notre coin de pays. Il ne prendra pas le pas sur la langue écrite. D'autres langues ont un jargon si éloigné de la grammaire officielle qu'il faut étudier les deux séparément. Et elles n'en sont que plus vivantes.



Sur papier, ma langue maternelle est le français. Mon français, c'est celui de mon coin de Sainte-Foy, où les « si » mangent les « rais » et les avions ne sont pas transgenres. C'est le français de mes ami.e.s qui aiment les mots compliqués, de ma grand-mère qui parle comme si elle avait toujours vécu en France et de mon frère qui affectionne les jeux de mots. Mon français montre d'où je viens. Il est différent de celui qu'on parle à Montréal, à Sainte-Marie-de-Beauce ou au Lac-Saint-Jean. Et c'est ça qui est beau.

GABRIELLE  
MORIN

(COMITÉ JEUNES PROGRAMMATEURS)

---

QUÉBEC : LÀ OÙ LA  
LANGUE S'ÉLARGIT

## Québec : là où la langue s'élargit

Gabrielle Morin, Lévis, 19 ans

*On a des désirs de beauté gros  
comme des montagnes, mais  
instables comme les nuages.*

– Félix Leclerc, Adagio (1943)

Les mots du chansonnier résonnent encore dans le Québec d'aujourd'hui, illustrent le dilemme d'une province éternellement insatisfaite. La belle province a changé, mais pas les mots du grand chansonnier. Oui, Félix Leclerc avait vu juste dans sa vision d'un peuple aux grands idéaux, qui se fait pourtant tout petit lorsqu'il pourrait rayonner.

Car les Québécoises et les Québécois ont peur de leur succès, comme ils ont peur de leur langue. Ils haussent timidement la main dans l'espoir

qu'on les remarque, et pourtant la baissent aussitôt lorsqu'on pointe du doigt leur différence. Auraient-ils honte? Honte de leur vocabulaire coloré, sonore, particulier... dérangent? Quand les oreilles néophytes se crispent, celles du Québec se hérissent. Oui, pas de doute : la langue des Québécoises et des Québécois dérange. Et celle qu'elle dérange le plus, c'est la nation québécoise elle-même, qui se balance entre un « idéal » normatif français et une langue bourrée d'anglicismes.

On peut penser aux traductions de films dites québécoises, qui reflètent à peine notre langue et tendent vers une neutralité internationale qu'on sent plutôt apparentée aux inflexions françaises. Et c'est sans compter le petit nombre de productions locales mises à l'avant-scène, délaissées pour des *blockbusters* américains à des années-lumière de nos moyens et de

nos réalités. Si notre idéal n'est pas québécois, qu'est-il? À qui les Québécoises et les Québécois s'identifient-ils? La clé du problème se trouve cristallisée dans notre recherche identitaire : le Québec est en quête d'un modèle, d'une figure d'autorité qui lui ressemble, mais qui est inexistante. Il erre entre ses multiples identités, passant du *big american dream* à une modestie héritée de son passé catholique. Et cette errance se reflète dans son français ambivalent, incertain. Il s'efface alors sous le poids des cultures de masse, s'oubliant du même coup.

Comment quitter un rôle qui nous est attribué depuis les prémisses de projets de pays avortés? Le Québec est victime de son inachèvement. Son humilité en est une « mal placée », d'autoflagellation : toujours porter le blâme, mais négliger l'écoute, se replier sur soi-même. Et ainsi va notre relation avec les Premières Nations. Alors

que les barrières s'avèrent peu étanches entre le Québec et ses influences dominantes, celles qui nous isolent des Autochtones restent immuables, des peuples au contact desquels notre langue pourrait pourtant s'enrichir et se diversifier.

*Québec*, « là où le fleuve se rétrécit ». Culturellement, le peuple autochtone a beaucoup plus à nous apporter que de simples épithètes.

En fait, je crois en un Québec qui reprend possession de sa langue, qui utilise les influences culturelles qui le briment – ou qu'il oppresse – pour s'affranchir grâce à elles. Notre parler est riche de couleurs uniques et vibrantes. La solution miracle n'existe pas, mais une once de contrôle et d'équilibre pourrait suffire à éviter autant l'assimilation qu'un certain égocentrisme culturel. Il est possible de profiter du caractère singulier de ces tensions identitaires.

GABRIELLE  
FERRON

---

SANS MOTS  
(FINALISTE)

## Sans mots

Gabrielle Ferron, Québec, 23 ans

Il y a quelques mois, je suis allée voir l'adaptation théâtrale du roman *1984*, de George Orwell, au Théâtre du Trident. Dans l'histoire, l'un des personnages travaille à garantir la suprématie de *Big Brother* en supprimant les mots du dictionnaire pour ne garder que ceux jugés essentiels. Ainsi, les risques de rébellions sont réduits puisque les gens n'ont plus les outils pour exprimer leurs sentiments et leurs idées.

Après la représentation, ce passage m'est longtemps resté à l'esprit. Je me rendais compte que le discours oral des Québécoises et des Québécois francophones se limitait à un vocabulaire pauvre et imprécis. Pourtant, il est remarquable de constater la variété de

mots qu'on utilise lorsqu'on ne connaît pas le terme exact pour désigner une chose : patente, gugusse, truc, cossin, gogosse, affaire, machin, patente à gosse...

Je l'avoue : je suis paresseuse. Il m'arrive souvent, quand je cherche à définir un concept en français, d'utiliser l'anglais. C'est vrai : l'anglais est beaucoup plus accessible que le français et ses mots sont plus génériques. Se pourrait-il que notre paresse collective, dans la recherche du terme francophone exact, nous amène à utiliser la simplicité d'une autre langue?

Pourquoi cette paresse à l'oral, dans l'usage du français? Peut-être parce que, dans la communauté québécoise francophone, lorsqu'on s'exprime avec un peu plus de verbe que la masse, on est rapidement accusé d'intellectualisme, terme dont la connotation

est plus péjorative qu'admiration. En effet, notre complexe d'infériorité tend à rabaisser l'intellectuelle ou l'intellectuel, à les juger pédants.

Pourquoi diminuer les intellectuelles et les intellectuels? Peut-être parce qu'on aime les gens « simples ». N'aime-t-on pas notre Céline parce qu'elle « est donc restée simple »? Même si le peuple québécois a évolué au cours des dernières décennies, il est loin d'être sorti du bois avec son complexe du petit peuple né pour un petit pain. Un bon exemple : notre rapport à l'argent. Les Québécoises et les Québécois ont encore cette impression irrationnelle que quelqu'un qui gagne beaucoup d'argent le fait « sur le dos du monde ». L'important, c'est d'avoir l'air « pas trop riche, mais pas pauvre ». Pas trop intellectuel, mais pas niaiseux.

Chose certaine, lorsqu'on a de l'argent ou du savoir, on n'aime pas l'étaler à la vue de tous. Surtout si partager ses connaissances mène à la discussion, ou pire, au débat, puisque les Québécoises et les Québécois ont horreur de la « chicane ». Dans *1984*, la « novlangue » vise justement à assurer la binarité du raisonnement, en vue de rendre le débat impossible. Peut-être sommes-nous collectivement notre propre *Big Brother*, veillant à ce que personne n'ait les mots pour venir ébranler notre quotidien.

Ainsi, je me pose la question : le problème du peuple francophone québécois vis-à-vis de la sauvegarde de sa langue repose-t-il réellement sur l'envahissement de l'anglais, ou ne repose-t-il pas plutôt sur des complexes profondément enracinés dans notre identité? Se pourrait-il que le plus grand fléau de notre langue se trouve dans l'« identité québécoise » elle-même?

MAXIME  
TURBIDE

(COMITÉ JEUNES PROGRAMMATEURS)

---

TOUR D'IVOIRE

## Tour d'ivoire

Maxime Turbide, Québec, 23 ans

Tantôt l'objet de discriminations incessantes, tantôt le fléau de la nouvelle génération, le français ne sait plus sur quel pied danser. Entre l'obstination de nos aïeules et de nos aïeux à défendre le français sans vergogne et les jeunes qui semblent se foutre des règles et comme bon leur semble, comment trouver le juste milieu?

Le français est complexe. C'est une langue qui possède un grand nombre de règles (et d'exceptions), un vocabulaire immense, des temps et des modes verbaux, qui permettent de situer une action avec une précision que peu de langues connaissent. C'est une langue laborieuse, capricieuse. Il ne semble pas normal qu'en français, il y ait tant de façon de prononcer



le son « o ». Anodin, me direz-vous. En espagnol, chaque lettre de l'alphabet n'équivaut qu'à un seul son. Il n'est donc pas surprenant de voir des enfants hispanophones écrire leur langue maternelle sans faute dès leur plus jeune âge. Attention : il n'est pas question de tout faire disparaître ni de proclamer sans appel que « bateau » doit désormais s'écrire « B-A-T-O ». Mais cette simplicité et cette accessibilité voisines ne font-elles pas réfléchir sur la soi-disant richesse de notre langue? La complexité est-elle un don ou, en quelque sorte, un cheval de Troie?

Notre langue est-elle devenue obsolète? La question se pose. Puisqu'on base nos dictionnaires et nos grammaires sur les normes qui sont en vigueur en France, le fossé entre l'oral et l'écrit s'agrandit. Le français écrit, un peu comme le latin, devient de plus en plus savant, il s'éloigne de l'usage et s'applique difficilement

à notre réalité quotidienne. La tour d'ivoire dans laquelle le français est resté des années durant ne risque-t-elle pas de le priver d'une évolution qui lui serait salutaire, c'est-à-dire une évolution qui assurerait sa pérennité plus qu'elle annoncerait sa mort? Ne semble-t-il pas primordial que notre langue s'adapte au monde dans lequel elle évolue? À mon sens, pour défendre notre langue et la garder vivante, il faut reconnaître qu'il s'agit d'abord et avant tout d'un outil qu'il faut savoir maîtriser. Certainement pas d'un culte auquel se vouer.

**MAGALI  
BOISVERT**

---

**PLAIDOYER POUR LA  
LANGUE QUÉBÉCOISE  
FAMILIÈRE  
(FINALISTE)**

## Plaidoyer pour la langue québécoise familière

Magali Boisvert, Trois-Rivières, 20 ans

J'habite avec ma grand-mère maternelle depuis maintenant plus de trois ans. Je l'entends fréquemment dire des phrases colorées telles que : « Eh, chocolat! J'en avais *rase-bo!* d'endurer les petits *crassous* [enfants turbulents] dans *la bus!* » Au départ, je la corrigeais toujours, car j'étudie en littérature (et il va de soi que j'accorde une grande importance à l'usage des mots et à leur portée). Or, au fur et à mesure que j'acquiers de la maturité, je tends l'oreille et je me réjouis de ces bijoux de la langue, expressions recueillies *du coin de l'oreille*.

On entend trop souvent que les jeunes ne savent plus parler ni écrire. C'est une ritournelle que bien d'autres ont fredonnée avant eux. En

1858, l'écrivain québécois Arthur Buies écrivait : « Les parasites de la génération actuelle ont tellement affecté notre littérature qu'ils dévorent jusqu'aux germes mêmes, déposés en terre par nos prédécesseurs et cultivés par nous avec tant de soin et d'amour<sup>1</sup> . » Quel bel héritage légué aux nouvelles générations! Étrangement, en écoutant et en lisant les discours de ma grand-mère, je remarque autant d'irrégularités langagières que chez mes jeunes camarades. Et elles sont si belles, ces irrégularités! Par leur imperfection, elles témoignent de notre histoire et de nos couleurs locales. Certes, la langue française est un cadeau laissé par nos cousins, mais un cadeau aussi épineux que délicieusement riche.

Ce sont les mœurs et le temps qui en ont façonné les contours pour qu'ils épousent ceux du

---

<sup>1</sup>Arthur Buies, *Anthologie*, Laurent Mailhot, éd., Montréal, BQ, 1994, p. 281.

territoire québécois. C'est en passant de bouche à oreille que la langue s'est greffée au cœur des Québécois et des Québécoises. Michel Tremblay a révolutionné le monde littéraire, théâtral et social québécois lorsqu'il a osé écrire une pièce dans la langue du peuple auquel il appartenait. Et nous récoltons à présent les fruits de son pari parce que sa pièce a contribué à réhabiliter l'usage du langage familier et redonner sa voix à la classe ouvrière.

« Familier », dans le Larousse, désigne un terme qui n'est pas approprié aux écrits soutenus. Il est dommage qu'avec le temps, on ait levé le nez sur certaines expressions typiques, les jugeant indignes de nos plumes formelles. Pour ma part, j'aurai toujours une préférence pour les phrases « garrochées » par mon aïeule. Comme quoi le registre familier nous ramène toujours aux sources.



Imprimé en 100 exemplaires sur les presses  
des Copies de la Capitale, Québec

